

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Pinard. - Ignaz Semmelweis**

***In : Presse médicale, 1906, p.  
739-742***

***Cote : 100000***



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé  
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?annee190644>



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

CLINIQUE OBSTÉTRICALE BAUDELLOCQUE

IGNACE PHILIPPE SEMMELWEIS<sup>1</sup>

— 1818-1865 —

Par le Professeur PINARD.

Messieurs,

Tout récemment, le 30 Septembre dernier, eut lieu à Budapest l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Semmelweis.

N'ayant pu, comme je le désirais, me rendre à cette glorification et témoigner dans cette solennelle circonstance mes sentiments admiratifs et reconnaissants, je veux consacrer ma première leçon de l'année scolaire au souvenir de cet homme si longtemps méconnu ou dédaigné, qui a mérité à si juste titre d'être placé au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Aussi bien, j'accomplirai un acte de justice, j'allais dire de réparation, et j'affirmerai dans vos esprits des notions capitales, notions qu'on ne saurait assez répéter aux étudiants, car, seules, elles permettent aujourd'hui aux médecins et surtout aux chirurgiens et aux accoucheurs de ne plus être dangereux dans l'exercice de leurs fonctions.

Mais il est probable que beaucoup parmi vous se posent mentalement, à l'instant même, ces deux questions : Qui est Semmelweis ? Qu'a-t-il fait ? Je vais essayer de répondre à ces deux questions. Pour cela, je puiserai largement surtout à cette source si pure et si abondante où peuvent toujours s'abreuver sans crainte les accoucheurs altérés de vérité historique, j'ai nommé l'*Essai d'une Histoire de l'Obstétricie* de Ed.-Gasp.-Jac. de Siebold, traduite, annotée et enrichie d'un appendice par le vénéré doyen de l'obstétricie française, le professeur F.-J. Hergott<sup>2</sup> qui consacra à Semmelweis l'un de ses plus beaux chapitres.

Ignace Philippe Semmelweis naquit à Ofen le 1<sup>er</sup> Juillet 1818. Il était de pure race hongroise, car, d'après des preuves authentiques, ses ancêtres étaient déjà citoyens hongrois au XVII<sup>e</sup> siècle. Après l'achèvement de ses études classiques, âgé de dix-neuf ans, Semmelweis se rendit à Vienne pour y étudier le droit, qu'il abandonna bientôt, attiré qu'il était par la médecine à laquelle il se consacra définitivement en étudiant alternativement à Vienne et à Budapest.

Reçu docteur à Vienne le 4 Avril 1844, après avoir soutenu une thèse sur la *Vie des plantes*, il fut nommé, le 26 Novembre, maître en obstétricie et quatre jours après, docteur en chirurgie.

Ayant eu pour maîtres Rokintansky et Skoda, il voulut d'abord s'adonner à la médecine, mais ne tarda pas à diriger exclusivement ses études vers l'obstétricie. Le 29 Février 1846, il fut nommé assistant provisoire et, le 1<sup>er</sup> Juillet de la même année, assistant titulaire de la première clinique obstétricale de Vienne, dirigée alors par le professeur Klein.

Qui vit-il là ? que fit-il ?

Pour vous faire comprendre les réponses à

ces questions, il est absolument nécessaire de jeter un regard en arrière et de vous donner un court aperçu historique concernant ce fléau appelé alors : fièvre puerpérale.

Assurément, de tout temps, on a observé que des femmes récemment accouchées pouvaient être atteintes d'accidents fébriles et mourir plus ou moins rapidement. Hippocrate, Galien, Celse, Avicenne, etc., rapportent des observations qui ne laissent aucun doute à cet égard. Mais les épidémies fauchant les nouvelles accouchées, aussi meurtrières que la peste et la variole, ne furent signalées qu'après l'apparition des Maternités. On peut donc dire que la philanthropie fut cause des premières épidémies de fièvre puerpérale.

Il est bien certain, n'est-ce pas, que saint Louis en créant à l'Hôtel-Dieu la « salle neuve » destinée « aux femmes gisants d'enfants », lesquelles étaient primitivement soignées par la « ventrière des accoucheurs », ne se doutait guère de ce résultat.

Lisez le livre si intéressant, si instructif, de M<sup>lle</sup> Carrier sur « *Les origines de la Maternité de Paris* », et vous y verrez les docu-



I. P. SEMMELWEIS

1818-1865.

ments les plus curieux concernant les épidémies observées à l'office des accouchées de l'Hôtel-Dieu en 1662, 1664 et surtout en 1746.

Partout où des Maternités furent fondées, partout le même résultat fut constaté : les femmes y étaient au moins décimées. Je dois ajouter que, partout aussi, on cherchait à expliquer la cause de ces épidémies et les moyens de les faire cesser.

Si, pendant plus de deux mille ans, les médecins de l'antiquité et du moyen-âge, se faisant l'écho de la doctrine hippocratique, incriminèrent presque uniquement la suppression des lochies et accusèrent ces dernières d'empoisonner l'organisme, la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle vit apparaître la théorie de la métastase laiteuse. Sous l'influence de Puzos, cette théorie se vulgarisa rapidement, et on décrivit alors, avec force détails, des *péritonites laiteuses*, des *fièvres de lait malignes*.

Pour vous donner quelques clartés sur ce qui se faisait alors, je vais vous conter aussi rapidement que possible ce qui se passait à la Maternité de l'Hôtel-Dieu de Paris en 1778<sup>1</sup>.

Au commencement de l'année 1778, M<sup>me</sup> Dugès étant en possession du service depuis trois ans, l'épidémie était telle que, sur douze accouchées, sept au moins étaient atteintes de fièvre puerpérale. L'administration, le Bureau, comme on disait alors, invita les médecins à donner leur avis sur les moyens d'arrêter cette « espèce d'épidémie ». Sur quoi chacun des médecins s'étant expliqué selon son ordre de réception, ils s'entendirent sur les points suivants : ils reconnaissent d'abord que la plupart des femmes qui ont péri de ce mal en sont atteintes au plus tard dans les douze heures de leur accouchement ; que le mal se manifeste par des douleurs aiguës dans les entrailles, qu'elles sont travaillées d'une fièvre violente. Le visage est enflammé, le lait ne monte point aux mamelles, puisque toutes sont prises du délire et périssent au plus tard le second jour.

Après avoir fait l'autopsie d'un grand nombre de ces malades, lesdits médecins jugent que ce mal est causé par « l'épanchement du lait dans la capacité du bas-ventre au lieu de monter au sein. Ce lait s'agrit en peu d'heures. Les intestins sont gonflés et couverts d'un rouge inflammatoire et le lait épanché se trouve tourner en fromage, à la quantité de deux fois plein la forme d'un chapeau ».

Les médecins ayant ainsi, dans leur déposition, incriminé le lait, se retirèrent, et le Bureau prit des mesures dont la première fut ainsi formulée :

« Défenses seront faites dès demain à la laitière qui s'est introduite et placée à la porte de la salle Saint-Joseph depuis plusieurs années, contre les règlements de la maison, de s'y présenter à l'avenir, et elle sera consignée aux portes. Les mères d'offices seront engagées à ne donner ni laisser prendre du lait aux femmes grosses qui vont travailler chez elles... »

Inutile d'ajouter que les malheureuses accouchées continuèrent à mourir dans les mêmes proportions, et que cet état de choses ne se modifia point lorsque la Maternité fut transférée de l'Hôtel-Dieu, là où elle est encore aujourd'hui, et confiée alors à Baudellocque et à M<sup>me</sup> Lachapelle.

A Vienne, la Maternité fondée par l'empereur philanthrope Joseph II fut inaugurée le 16 Août 1784. Elle resta sous la direction de Simon Ziller pendant cinq ans, puis sous celle de Jean-Lucas Boer, le plus grand accoucheur de l'époque, jusqu'en 1822.

Ai-je besoin de vous dire que l'épidémie puerpérale visita la Maternité de Vienne comme elle visitait la Maternité de Paris ? Mais, sous la direction de Klein, la mortalité prit alors des proportions effroyables.

C'était alors l'avènement du règne de l'anatomie pathologique ! Les *localisateurs* entrèrent en scène pour lutter bientôt avec les *essentialistes*. Car il faut reconnaître que, si la philanthropie a été la cause première des épidémies puerpérales, l'anatomie pathologique en a été bien souvent la cause seconde et la propagatrice.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on avait pu constater à la Maternité de Vienne à partir de 1833.

A cette époque, le nombre des étudiants des deux sexes était devenu si considérable que la Maternité fut dédoublée ; il y eut alors

1. Leçon faite le 9 Novembre 1906.

2. J'adresse des remerciements sincères à mon collègue le Dr G. Dirner, professeur et directeur de la Maternité de Budapest, qui a bien voulu me faire parvenir son remarquable discours avec ceux prononcés par mes collègues à la cérémonie du 30 Septembre.

1. Voir M<sup>lle</sup> CARRIER, loc. cit.



deux divisions placées l'une sous la direction de Klein, l'autre sous la direction de Bartsch. Dans toutes deux, l'instruction était donnée aux étudiants et aux élèves sages-femmes. Cet état de choses dura six années, de 1833 à 1839 et, pendant ce temps, le résultat fut aussi déplorable dans une clinique que dans l'autre : mortalité de 7,36 pour 100 dans l'une et de 6,62 pour 100 dans l'autre.

Mais, dès 1839, l'administration de l'Hospice général décida que l'instruction serait donnée exclusivement aux étudiants dans la première clinique et aux sages-femmes dans la seconde. Bartsch prend la clinique des sages-femmes et brusquement la mortalité de son service tombe, en 1840, à 2,60 pour 100, alors que dans la clinique de Klein, où seuls sont admis les étudiants, la mortalité monte à 9,50 pour 100. Pendant cinq années, 1841 à 1849, l'écart reste le même. Il y eut pendant cette période des épidémies à la clinique des étudiants où la mortalité atteignit le chiffre de 16 et de 31 pour 100.

En face de semblables désastres tous les moyens vantés furent mis en usage : changements fréquents de literie, reblanchissage des salles, fumigations; ce fut en vain.

Le local des services fut échangé. Le résultat fut le même : « la mort accompagna la première clinique dans le local de la seconde ».

Semmelweis entre à la première clinique dans ces conditions. Le spectacle qu'il voit le désole. Ainsi que le rapporte le Dr Dirner, parmi la population de Vienne elle-même, la première clinique avait une réputation effrayante.

Toutes les femmes venant pour accoucher se présentaient, se pressaient à la deuxième clinique, et, si elles étaient dirigées vers la première, les malheureuses suppliaient qu'on les laissât partir, car elles savaient que dans la première clinique elles étaient exposées à une mort presque certaine et imploraient à genoux pour n'y pas entrer. Semmelweis était constamment témoin de ces scènes déchirantes. Le glas de la sonnette agitée par le sacristain précédant le prêtre portant les derniers sacrements aux agonisantes, se répétant souvent plusieurs fois pendant le jour et pendant la nuit, lui était un véritable supplice. Sa souffrance déterminait chez lui une véritable obsession, se traduisant par une observation incessante et inlassable.

Je ferai remarquer, à propos de ce glas, que si le lait fut incriminé à la Maternité de Paris, la sonnette fut considérée à la Maternité de Vienne comme cause de la fièvre puerpérale, en raison de l'émotion qu'elle produisait chez les accouchées.

Déjà, Semmelweis avait remarqué que les parturientes de la première clinique, chez qui la période de dilatation avait été lente, succombaient presque toutes, tandis que, chez les parturientes de la deuxième clinique, la lenteur du travail restait sans gravité.

Souvent il avait constaté que les femmes accouchant dans la rue sans soins, et reçues ensuite dans la deuxième clinique, étaient rarement malades.

Aussi en était-il arrivé progressivement à incriminer les étudiants. Restait à savoir comment et pourquoi les étudiants portaient la mort avec eux.

Profondément malheureux parce qu'il ne pouvait parvenir à cette connaissance et dépis-

ter l'ennemi caché, Semmelweis, fatigué, obsédé, se vit dans la nécessité de quitter momentanément le milieu de douleur et de désespoir dans lequel il vivait.

Il partit pour Venise le 2 Mars 1847. En revenant, le 20 Mars, il apprit que son ami Kolletschka, professeur de médecine légale, venait de mourir. Kolletschka avait été blessé au doigt par le scalpel d'un étudiant, dans la salle de dissection; une lymphangite et une phlébite se produisirent et une infection générale, se traduisant par une pleurésie, une péricardite et une péritonite, entraîna rapidement la mort.

Frappé de l'analogie des lésions observées dans ce cas avec celles qu'il avait rencontrées tant de fois à l'autopsie des femmes mortes de fièvre puerpérale, Semmelweis en conclut qu'il devait y avoir une cause identique dans les deux cas. Alors la lumière se fit dans son esprit. Ce n'était pas le scalpel qui avait tué son ami, mais bien les parcelles cadavériques dont il était souillé; de même que les doigts des professeurs, assistants ou élèves venant des salles d'autopsie, doigts souillés de parcelles cadavériques, comme le prouvait l'odeur qui s'en dégagait malgré les lavages, portaient, en pratiquant le toucher explorateur là où des plaies sont constantes, l'infection chez les femmes en travail. L'ennemi était trouvé : c'était LE DOIGT DES ÉTUDIANTS!

Dès lors, il pensa qu'il fallait détruire ces éléments sur la main exploratrice afin d'empêcher la production de la maladie chez les accouchées.

Aussi, vers le milieu de Mai 1847, il prescrivit aux étudiants de se laver les mains avec une solution de chlorure de chaux. Brusquement, la mortalité tomba de 12 à 3 pour 100.

Continuant ses observations, il fut bientôt convaincu que le « poison cadavérique » n'est pas le seul élément pathogène pouvant atteindre la femme en travail, mais bien aussi toute substance organique en voie de décomposition, et, au premier chef, LES SÉCRÉTIONS SANIEUSES DES ORGANISMES VIVANTS MALADES.

Il exigea alors que, dans tous les cas, et non plus seulement au sortir de l'amphithéâtre, les mains des personnes procédant à un accouchement fussent désinfectées; de plus, il voulut que cette désinfection fût étendue aux instruments, au matériel de pansement, et enfin il fit séparer les femmes malades des femmes saines. A la suite de ces nouvelles mesures, la mortalité par fièvre puerpérale tomba pendant l'année 1848 à 1,24 pour 100 et celle des nouveau-nés également de 6 à 4 pour 100.

Messieurs, voilà ce que vit et ce que fit Semmelweis à la Maternité de Vienne.

S'appuyant sur l'ensemble de ces données, il eut la conviction qu'il avait trouvé la solution tant cherchée du problème étiologique.

Il s'expliquait tout, alors : les résultats constatés dans la deuxième clinique étaient dus à la rareté des explorations pratiquées pendant le travail.

Dès ce moment, il fit connaître ses idées à ses collègues, à ses maîtres, à ses amis et à un certain nombre d'accoucheurs les plus en évidence, à l'étranger, en les invitant à essayer les lotions chlorurées et en les priant de lui en faire connaître les résultats.

Comment ses idées furent-elles accueillies?

Je vais vous le dire. Voyons ce qui se passa d'abord à Vienne.

Son chef, le professeur Klein, spécialiste de peu d'importance, dit Puschmann, ayant dû sa situation plutôt aux agréments de sa personne qu'à ses titres scientifiques, blessé dans sa vanité, jaloux, disposé à diminuer toujours les mérites des autres, va poursuivre désormais de sa haine son assistant.

Malgré Haller, médecin en chef et directeur provisoire de l'Hôpital général de Vienne, malgré Skoda qui, frappés des résultats obtenus par Semmelweis, demandaient « de soumettre à une expérience décisive une découverte d'une si grande importance scientifique », malgré la majorité de l'assemblée des professeurs demandant la nomination d'une commission, rien ne fut fait, Klein ayant adressé une protestation au ministre, qui décida que la commission ne fonctionnerait pas.

Les deux années pendant lesquelles avaient duré ces fonctions d'assistant à la clinique étant écoulées, il était d'usage d'en obtenir la prolongation. Cette faveur lui fut refusée, et il cessa ses fonctions le 20 Mars 1849.

Il adressa une pétition pour être nommé *privatdocent d'accouchements* : elle resta sans réponse.

En apprenant ces choses, on comprend que Brack se soit exprimé ainsi : « On ne peut juger avec assez de sévérité la conduite qu'on tint à Vienne à l'égard de Semmelweis, mais c'est envers le professeur Klein qu'on doit être le plus sévère, car jamais il n'a cessé d'agir contre son ancien assistant », et que Varnier, dans son beau livre (*La Pratique des accouchements. Obstétricie journalière*), ait stigmatisé en ces termes le professeur de la première clinique d'accouchements de Vienne : « Ce sera l'éternelle honte du professeur Klein d'avoir arrêté l'essor de Semmelweis et reculé ainsi de vingt ans au moins l'un des plus grands progrès de ce siècle. »

Mais Klein ne fut pas le seul. Kiwisch, l'accoucheur le plus en renom à cette époque, qui fit deux fois le voyage de Prague à Vienne afin d'étudier la question sur place, se montra aveuglément obstiné et hostile aux découvertes de Semmelweis. Un seul accoucheur entrevit les conséquences de cette découverte si considérable : Michaelis. Plus il en avait apprécié la portée, plus il fut convaincu, si bien qu'il pensa avoir causé la mort d'une de ses cousines en l'accouchant peu après avoir fait l'autopsie d'une femme morte de fièvre puerpérale. Cette sinistre pensée entraîna chez lui une profonde mélancolie, et dans son désespoir il se jeta sous les roues d'un train en marche et fut broyé!

Profondément malheureux par cet accueil généralement hostile, aigri, Semmelweis quitta Vienne et retourna à Budapest, ville natale de son père. Là il fut nommé, en Mai 1851, médecin en chef honoraire, sans traitement, de la Maternité de Saint-Roch, où on ne recevait de parturientes que pendant les deux mois de vacances. Pendant les six années que durèrent ces fonctions bimensuelles, il ne perdit que 8 femmes de fièvre puerpérale sur 933 accouchées, 0,85 p. 100.

En Juillet 1858, après la mort de Brily, il est nommé par ses collègues, à l'unanimité, professeur d'Obstétrique théorique et pratique de l'Université de Pesth. En 1860, il publie dans son journal un article étendu sur la



différence entre les idées des Anglais et les siennes sur l'étiologie de la fièvre puerpérale, et, en 1861, son livre, où se trouve l'exposé complet de sa doctrine et tout son plaidoyer : *L'étiologie de la fièvre puerpérale, son essence et sa prophylaxie*.

J'en extrais ces lignes, qui témoignent d'une façon poignante des sentiments de Semmelweis :

« C'est l'indignation qui inspira ma plume, je croirais commettre un crime si je me taisais plus longtemps et si je ne publiais pas les résultats de mon expérience. J'ai l'intime conviction que, depuis 1847, des milliers de femmes et d'enfants sont morts qui seraient encore en vie si je n'avais gardé le silence et si j'avais combattu toutes les erreurs commises sur la fièvre puerpérale... On devrait penser que, pour le médecin, le but est de sauver la vie humaine. L'expérience nous a appris que, dans les amphithéâtres cliniques, on n'entend que des philippiques contre ma doctrine; de cette façon, on crée de nouvelles générations de praticiens infecteurs, et on ne peut prévoir quand cela cessera... »

« Ce ne sont pas mes sentiments qui sont en question, mais la vie de ceux qui ne prennent point part à la lutte. Ma consolation est dans la conviction d'avoir fondé une doctrine sur la vérité. »

Se voyant de plus en plus méconnu et mal jugé, il adressa deux lettres publiques à Speth, Scanzoni, à Siebold et à tous les professeurs d'obstétricie. C'est, dit le prof. F.-J. Herrgott, le cri de désespoir du philanthrope !

L'excitation de son esprit revêtit subitement un caractère maladif grave, qui le fit interner dans une maison d'aliénés à Vienne. Quelques jours avant, il s'était piqué le médius en pratiquant l'autopsie d'un nouveau-né, et il mourut le 14 Août 1865, à quarante-six ans, de pyémie.

Voyons maintenant comment fut accueillie en France la découverte de Semmelweis.

Le 20 Avril 1849, la *Gazette médicale de Strasbourg* publiait un article de tête intitulé : Des moyens prophylactiques mis en usage au grand hôpital de Vienne contre l'apparition de la fièvre puerpérale, notice communiquée par M. F. WIEGER, CHEF DE CLINIQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

Cet article commence ainsi : « Le Dr Semmelweis, accoucheur en second (Assistenzarzt) de la première clinique obstétricale de Vienne, est parvenu, il y a bientôt deux ans, à faire diminuer d'une manière surprenante la mortalité qui régnait dans son service... »

« Témoin oculaire, et convaincu que chaque jour de retard fait des victimes dont la mort aurait pu être évitée, je n'ai si longtemps hésité à publier cette notice que parce que j'espérais de voir une plume ayant plus d'autorité que la mienne, se charger de ce soin; cet espoir fut déçu; seule, l'Union médicale publia un petit article qu'elle a sans doute voulu frapper d'avance de stérilité en le rangeant dans la rubrique des anecdotes douteuses.

« Voici maintenant le précepte dont l'application a donné les succès signalés : Défense de procéder à l'exploration vaginale, avant d'avoir lavé la main dans un liquide capable d'enlever ou de détruire les substances qui peuvent imprégner l'épiderme ou y adhérer. Dans le principe, on faisait laver les mains

dans une solution très étendue de potasse caustique, puis dans de l'eau acidulée; cette manière de faire eut tout l'effet voulu, mais elle fut remplacée avec avantage par des lotions dans de l'eau saturée de chlorure de chaux, lesquelles altèrent moins l'épiderme. Il importe, avant tout, de nettoyer au moyen d'une brosse et avec un soin minutieux, l'ongle et les sillons épidermiques qui le circonservent. Tel est tout le secret.

« Aujourd'hui, je suis en mesure de fonder mes assertions sur les données statistiques suivantes :

TABEAU DE LA MORTALITÉ QUI A RÉGNÉ  
À LA PREMIÈRE CLINIQUE D'ACCOUCHEMENT DE VIENNE  
PENDANT LES NEUF DERNIÈRES ANNÉES

ANNÉES	NOMBRE des accouch.	NOMBRE DES DÉCÈS	
		par an.	sur 100 accouch.
1840. . . . .	2,810	267	9,50
1841. . . . .	2,845	238	8,44
1842. . . . .	3,067	521	16,98
1843. . . . .	2,871	274	9,57
1844. . . . .	2,918	260	8,91
1845. . . . .	3,255	241	7,40
1846. . . . .	3,354	459	13,68
1847. . . . .	3,375	176	5,21
1848. . . . .	3,526	45	1,27

Il est impossible d'être plus précis, plus clair, plus net et plus démonstratif.

Sur la sollicitation de M. Wieger, Semmelweis, adressa une note à l'Académie des sciences. Cette note n'arriva pas à la connaissance du public médical et Semmelweis ne reçut jamais de réponse.

Le 7 Janvier 1851, M. Arneth, ancien chef de clinique de la Maternité de Vienne, communiqua à l'Académie de médecine de Paris, une note « sur le moyen proposé et employé par Semmelweis pour empêcher le développement des épidémies puerpérales à l'hospice de la Maternité de Vienne ».

Cette note fut renvoyée à une commission composée de MM. Ricord, Danyau et Moreau. Jamais le rapport n'a été fait.

La communication de M. Arneth fut publiée in extenso dans les ANNALES D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET DE MÉDECINE LÉGALE, T. XLV.

Les accoucheurs français pouvaient donc connaître de cette façon les travaux et la découverte de Semmelweis. Qu'ont-ils pensé? Qu'ont-ils fait?

Lisez la discussion qui eut lieu à l'Académie de médecine en 1858, discussion qui fut qualifiée de mémorable, discussion qui dura pendant dix-huit séances, discussion à laquelle prirent part dix-huit académiciens, parmi lesquels tous les membres de la section d'accouchements, ou plutôt non, ne la lisez pas ! Vous n'y verriez que des incohérences, des aveuglements, des ignorances, pour ne pas dire plus. Jetons un voile, et disons comme Hamlet à Polonius : « Des mots, des mots, des mots ! » Cette discussion, cependant, se termina par cette conclusion, mais bien menaçante pour vous : il faut supprimer les Maternités.

C'est le moment où, en France, un ancien interne de la Maternité, Tarnier, démontre contre tous la contagion de la fièvre puerpérale.

Lui aussi s'est révolté contre le fatalisme de ses maîtres en face des désastres qu'il constatait. Lui aussi s'est révolté contre

l'inertie de ceux qui, énumérant les centaines de leurs victimes, se consolaient en « se souvenant qu'ils avaient vu leurs maîtres aussi malheureux qu'eux ». Lui aussi eut la tristesse de voir ses idées méconnues et non appliquées pendant près de quinze ans. Ce n'est qu'à partir de 1870 que Tarnier, accoucheur de la Maternité, applique ses principes et fait tomber la mortalité dans les proportions qu'indiquent ses chiffres.

#### MORTALITÉ À LA MATERNITÉ DE PARIS

Années 1858 à 1869. Mortalité. . . 9,31 0/0  
Période d'inaction, période endémique. . .  
Années 1870 à 1880.  
Période de lutte contre la contagion. . . 2,32 0/0

Mais alors l'étoile polaire se lève : Pasteur apparaît ! En Angleterre, où Lister, qui avait été l'élève de Simpson, qui par lui avait en connaissance des travaux de Semmelweis, disait dans son discours d'ouverture en 1869 : « La théorie des germes est l'étoile polaire qui doit nous conduire sûrement dans une navigation qui sans elle serait désespérément difficile. »

Lucas-Championnière, témoin des succès de Lister, rapporte et fait connaître en France la puissante et bienfaisante méthode : la marche à l'étoile est triomphante. Lisez ce superbe chapitre dans le livre de Varnier et vous serez documenté sur cette marche évolutive.

Ah ! certes, mon admiration pour Pasteur est sans bornes, j'ai une infinie reconnaissance pour Lister, les noms de Doléris, Chauveau et Arloing ne devront jamais être oubliés, les travaux de Fernand Vidal, en faisant connaître le plus commun de nos ennemis, firent époque, mais il faut reconnaître que Semmelweis avait, par sa découverte, le premier déchiré le voile qui obscurcissait tout avant lui et mis entre les mains des médecins les moyens prophylactiques qui sont, en somme et en réalité, ceux employés par nous tous aujourd'hui.

Les médecins de tous les pays ne devront jamais oublier que Semmelweis a dit : « N'APORTEZ AUCUNE MATIÈRE CORROMPUE DANS L'ORGANISME ET ÉLOIGNEZ-EN CELLES QUI S'Y TROUVERAIENT AVANT LEUR RÉSORPTION » et, de plus, comme le dit si justement Vidal, indiqué du premier coup les moyens prophylactiques à prendre avec une précision telle que l'antisepsie moderne n'a rien eu à ajouter aux règles posées par lui.

La Hongrie peut être fière !

Mais il ne nous suffit pas de partager l'admiration et la reconnaissance des Hongrois pour leur compatriote dont le nom est désormais immortel, il nous faut dégager de l'histoire de la vie de Semmelweis les principaux enseignements qu'elle comporte, car combien suggestive est cette histoire !

Vous n'oublierez jamais les remarques et les constatations de Semmelweis sur le rôle du doigt explorateur. Vous aurez toujours présente à l'esprit cette notion que la moindre infraction à l'antisepsie de vos doigts peut causer la mort. Aussi, non seulement vous rendrez vos doigts aseptiques, mais vous ne les emploierez qu'à bon escient.

Pour graver à tout jamais cette notion dans votre esprit, j'ai prié une sage-femme, M<sup>me</sup> Dabrigéon, sage-femme âgée de quatre-vingt-cinq ans, agréée des hôpitaux depuis



1870. Elle reçut chez elle, de 1870 à 1903, 5.278 femmes qui lui furent envoyées de la Maternité. Elle n'en perdit aucune.

Je l'interroge devant vous et elle avoue n'en avoir jamais touché aucune.

Certes, je reconnais, je proclame que le toucher est nécessaire, mais il ne doit être pratiqué qu'à bon escient. Vous vous rappellerez que c'est en obéissant rigoureusement à ces préceptes que nous sommes arrivés à obtenir dans les Maternités, si longtemps accusées à juste titre, les résultats que je vous montre et qui sont obtenus dans ma clinique, où le nombre des étudiants pratiquants est considérable.

L'histoire de la vie de Semmelweis nous montre une fois de plus l'influence néfaste des dogmes en médecine, comme partout, et la puissance si souvent rétrograde de l'esprit scholastique.

Elle nous montre également que l'observation, en médecine, domine tout et qu'elle commande à l'expérimentation. C'est l'observation qui a guidé Semmelweis, et l'observation seule.

Mais combien il m'est doux de constater devant vous que le moteur qui conduisit Semmelweis était d'essence altruiste ! Chez Semmelweis, comme chez Tarnier, c'est l'altruisme qui rendit l'observation si intime et les conduisit là où ils devaient trouver la vérité. Ah ! soyez altruistes ! J'ai écrit quelque part que tout jeune homme n'ayant en vue que la fortune ou les honneurs ne devait pas faire de médecine. Je suis chaque jour plus convaincu que j'avais raison en écrivant cela. Je ne dis pas que vous ferez des découvertes comme Semmelweis, mais, quelle que soit votre situation, quels que soient vos titres, vous n'aurez jamais de satisfaction plus grande, vous n'éprouverez jamais autant de joie que quand vous aurez fait vos efforts pour atténuer ou guérir les souffrances des autres. Et cela est à la portée de tous.

Quoi qu'il en soit, j'espère que ce que je vous ai dit de Semmelweis vous a fait comprendre pourquoi, au début de cette leçon, je vous ai dit que le nom de Semmelweis devait être placé au premier rang parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

## A PROPOS

DE LA

## LOCALISATION DE L'APHASIE MOTRICE

Par M. J. DEJERINE

Professeur à la Faculté, Médecin de la Salpêtrière.

Dans deux articles parus cette année dans *La Presse Médicale* et consacrés à l'aphasie, j'exposais la manière dont j'en concevais l'anatomie et la physiologie pathologiques<sup>1</sup>. Pour ce, qui concernait en particulier, l'aphasie motrice, ne voulant faire entrer en ligne de compte que les cas dans lesquels un examen complet par la méthode des coupes histologiques sérieuses avait été pratiqué, — seule méthode qui soit valable aujourd'hui dans ce genre de recherches, — je rapportais deux observations qui, pour moi, constituaient une preuve absolument démonstrative de la localisation établie par Broca pour le langage

articulé. De ces deux observations, l'une m'était personnelle<sup>2</sup>, l'autre avait été publiée par P. Ladame (de Genève)<sup>3</sup>, et von Monakow<sup>4</sup> en avait relaté l'autopsie et l'examen histologique. Pour des raisons que je ferai connaître tout à l'heure, la manière dont j'avais interprété ce second cas fut l'objet de réserves de la part de M. Ladame. Avant de

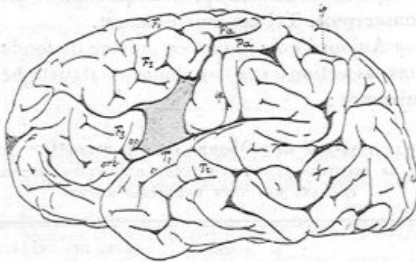


Figure 1. — Obs. II. (Cas de P. Ladame.)

Topographie de la lésion corticale dans le cas de P. Ladame. La lésion a détruit la moitié postérieure de la circonvolution de Broca et le tiers inférieur (opercule) de la frontale ascendante. Tout le reste de l'écorce est intact. (D'après von Monakow.)

montrer que... ces réserves n'avaient absolument aucune raison d'être, je rapporterai tout d'abord — texte et dessins — ce que j'écrivais sur l'observation Ladame-von Monakow dans celui de mes articles de *La Presse Médicale* consacré à l'aphasie motrice.

OBSERVATION II (Cas de P. Ladame) [résumée]. — Femme frappée à quarante-cinq ans et demi d'aphasie motrice avec parésie droite

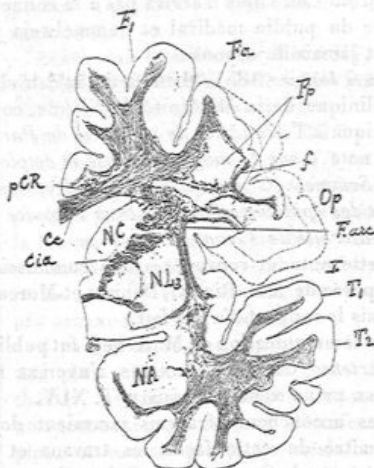


Figure 2. — Obs. II. (Cas de P. Ladame.)

Coupe microscopique vertico-transversale passant par la circonvolution frontale ascendante. La lésion (Fp) a détruit l'opercule et la partie postérieure de la 3e circonvolution frontale dont l'étendue à l'état normal est figurée par la ligne pointillée. Le foyer s'étend dans la substance blanche sous-jacente et pénètre en partie dans la couronne rayonnante. Intégrité des noyaux lenticulaires et caudé ainsi que des capsules externe et interne. (D'après von Monakow.)

légère. Aphasie presque totale pendant deux ans, la malade gardant à sa disposition trois ou quatre mots, puis elle devint totale et, pendant dix ans, jusqu'à sa mort, la malade resta complètement muette, mais non aphone. La parésie du bras droit disparut rapidement. Il n'y eut jamais au-

cun symptôme de cécité ou de surdité verbales.

L'écriture était conservée et l'intelligence remarquablement intacte. A aucun moment on ne constata chez elle de paralysie des organes de la parole. Morte à cinquante-sept ans. Autopsie (fig. 1 et 2) : foyer hémorragique ancien situé dans la moitié postérieure de la circonvolution de Broca et le tiers inférieur — opercule — de la frontale ascendante (fig. 1) ; pas d'autres lésions de l'écorce ; ce foyer pénètre dans la profondeur et s'étend dans la substance blanche de la troisième frontale et de la pariétale ascendante ; intégrité complète des noyaux lenticulaires et caudé ainsi que des capsules (fig. 2) externe et interne.

Je faisais suivre la relation de ces deux observations des réflexions suivantes :

Voici donc deux faits suivis d'autopsie avec examen histologique en coupes sérieuses et dans lesquels une aphasie de Broca typique, à symptomatologie excessivement accusée — l'une des malades même étant muette, mais non aphone —, a persisté pendant des années avec une conservation complète de l'intelligence, une absence totale de tout symptôme d'aphasie sensorielle et une intégrité parfaite de la motilité de l'appareil bucco-pharyngolaryngé pour tous les mouvements autres que ceux de l'articulation des mots. A l'autopsie, les lésions siègent dans la circonvolution de Broca et la région adjacente et s'étendent en profondeur dans la substance blanche, mais les noyaux centraux — en particulier le noyau lenticulaire — sont intacts ainsi que la capsule interne et il en est de même de la région sensorielle de Wernicke.

Quelques jours après la publication de ce travail, paraissait dans *La Presse Médicale* (28 Juillet 1906, n° 60) la note suivante :

## A PROPOS DE L'APHASIE MOTRICE

« M. P. Ladame (de Genève) nous informe que son collaborateur von Monakow et lui publieront les résultats complets de l'autopsie d'aphasie motrice pure, citée par M. Dejerine dans son article (*La Presse Médicale*, 1906, n° 57, page 456), dès qu'ils auront terminé l'étude des coupes sérieuses de ce cerveau. »

Cette note fut rédigée par le Comité du Journal à la place d'une lettre écrite par M. Ladame, dans laquelle il faisait ses réserves sur les conclusions que l'on pourrait tirer de son « cas insuffisamment étudié », disait-il, lettre que le Comité ne crut pas devoir insérer.

Les réserves que faisait M. Ladame sur les conclusions que l'on pourrait tirer de son cas indiquaient ou semblaient indiquer que ce qui avait été publié par lui ou par von Monakow était incomplet. Quoi qu'il en soit, après les réserves exprimées par M. Ladame, il devenait évident pour tout le monde que l'examen de ses coupes lui avait révélé d'autres lésions que celles décrites et figurées par von Monakow. Ce cas, par conséquent, ne pouvait plus être invoqué dans le débat sur la localisation de l'aphasie de Broca. C'était mon opinion, ce fut aussi celle que M. Pierre Marie développa dans un récent travail sur l'aphasie<sup>1</sup>.

Dans la relation que j'avais faite du cas Ladame-von Monakow, m'étant basé uniquement sur le texte et les dessins de ces auteurs,

1. J. DEJERINE. — « L'aphasie sensorielle ». *La Presse Médicale*, 1906, 11 Juillet, n° 55. — « L'aphasie motrice ». *La Presse Médicale*, 1906, 18 Juillet, n° 57.

1. F. BERNHEIM. — « De l'aphasie motrice », Paris, 1901 (obs. I, cas Jacq...). Je répondrai ultérieurement et dans un autre travail aux critiques formulées récemment par M. Pierre Marie sur cette observation.

2. P. LADAME. *Congrès internat. de méd.*, Paris, 1900, et *Soc. méd. de Genève*, 4 Décembre, in *Revue médicale de la Suisse romande*, 1901, p. 73. — DU MÊME. « La question de l'aphasie motrice sous-corticale ». *Revue neurologique*, 1902, p. 13.

3. VON MONAKOW. — « *Gehirnpathologie* », 1905, 2e édition, p. 874-876, fig. 286, 287, 288.

1. PIERRE MARIE. — « Revision de la question de l'aphasie : Que faut-il penser des aphasies sous-corticales (aphasies pures) ». *Semaine médicale*, 1900, 18 Octobre, n° 42.